

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Des jeunes vous présentent : l'Iran

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1964, tome 62, p. 220-254

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

Des jeunes vous présentent :

L'IRAN

La géographie de l'Iran

Situé dans la zone tempérée nord, l'immense empire de l'Iran (1 648 000 km²) est entouré, au nord, par la mer Caspienne et l'Union soviétique ; à l'est, par l'Afghanistan et le Pakistan ; à l'ouest, par la Turquie et l'Irak ; au sud, par la mer d'Oman et le golfe Persique.

Il est formé par des vastes plateaux intérieurs que bordent, au nord et à l'ouest, les chaînes de l'Elbourz et du Zagros, qui atteignent toutes deux 5 000 m. d'altitude. L'Elbourz s'allonge du Caucase au Khorassan et borde la rive méridionale de la Caspienne. Le Zagros s'étend du Kurdistan turc à l'océan Indien, en une longue succession de chaînons. En bordure du plateau central s'étale une immense mare de sel, le Dacht-i-Kévir, que prolonge vers le sud le désert de Lout.

C'est sur le pourtour du plateau central et dans les montagnes qu'ont surgi les villes importantes : Téhéran, Tabriz, Ispahan, Chiraz, Méched.

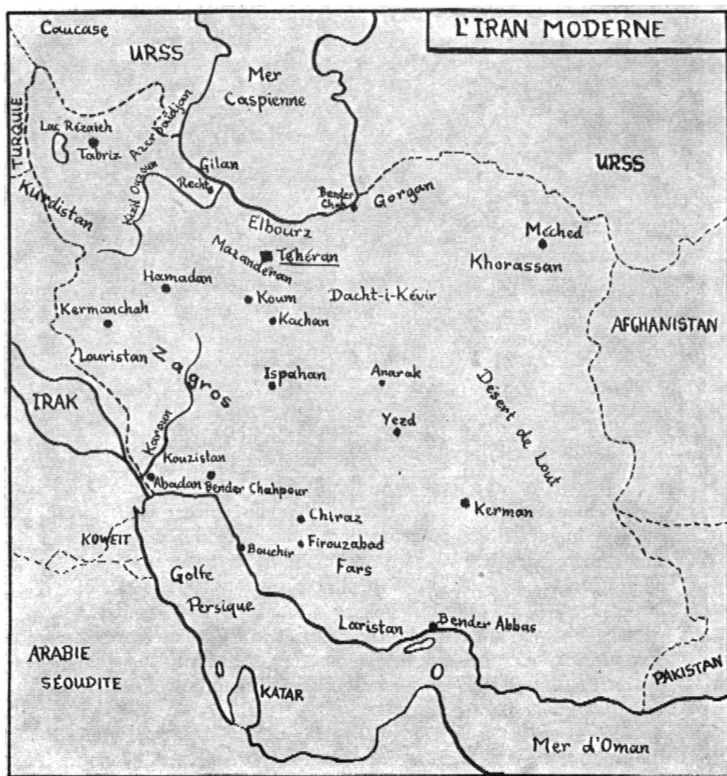
Sauf dans la région de la Caspienne, l'eau est rare en Iran. Les rivières n'ont qu'un faible débit : la plupart n'atteignent pas 300 cm³ par seconde. Seul le Karoun est navigable.

La mer Caspienne est la plus grande mer intérieure du monde et se trouve à 26 m. au-dessous du niveau de l'océan.

Le lac Rézaieh ou Ourmia a 120 km. de long et 52 km. de large. Ses eaux sont très salées.

C'est près de Reht qu'aboutit l'un des principaux fleuves d'Iran, le Kizil Ouzoun. Parti du Kurdistan, il promène un cours très irrégulier jusqu'au rivage de la Caspienne.

D'un bout de l'année à l'autre, l'Iran a simultanément un climat agréable et rigoureux selon les régions. Le plateau central est généralement froid en hiver avec des neiges entre



novembre et février. A Téhéran, la saison est supportable. Par contre, en Azerbaïdjan, il fait $- 20^{\circ}$.

La population, qui descend des anciens Perses, s'élève à plus de 20 millions d'habitants.

L'Iran est un état constitutionnel ayant à sa tête un empereur, le Chah. Il est divisé en 10 régions et sa capitale est Téhéran (1 500 000 h.).

René OGGIER

L'économie iranienne

La vie économique de l'Iran repose traditionnellement sur l'agriculture. Cependant elle a subi une transformation profonde depuis la découverte et l'exploitation des pétroles du sud-ouest. 85 % de la population vit de la mise en valeur du sol ou de l'élevage. Seulement 45 % des terres sont cultivables : le reste est couvert de déserts (25 %) et de montagnes. Les forêts, qui contiennent des essences nombreuses comme le chêne, le noyer, l'érable, le pin et le platane, prédominent sur le versant nord de l'Elbourz et dans les hautes vallées du Kurdistan et du Louristan.

Près de la mer Caspienne, dans les régions du Gilan, du Mazandéran et du Gorgan, on cultive du riz, du thé, du tabac, du coton et des agrumes. La culture de base demeure le froment auquel se joignent l'orge et le riz. En Iran, on trouve des fruits variés comme les dattes, les raisins, les abricots, les oranges, les amandes, les noix et les noisettes, les pistaches. Le thé est la boisson nationale des Iraniens.

L'élevage occupe une grande place dans l'économie du pays. Au cœur des steppes immenses vivent encore de nombreux nomades. Le cheptel iranien compte surtout des ovins, des caprins, des bovins et des chevaux. Le chameau est en régression, tandis que l'âne prolifère partout.

Le rôle de la pêche n'est pas négligeable. Les principales pêcheries sont celles de la mer Caspienne où l'on capture près de 10 000 tonnes de poissons chaque année. On pêche en particulier l'esturgeon, dont les œufs abondants forment le *caviar* (30 tonnes par an !).

C'est à partir de 1930 que s'est implantée en Iran une industrie moderne. L'effort industriel a porté principalement sur le domaine des textiles, dont les centres les plus importants sont Ispahan, Chiraz et Téhéran. Toutefois, la production des cotonnades est insuffisante et ne parvient pas à couvrir les besoins du pays. Les industries alimentaires se sont également développées, tandis que dans les alentours de Téhéran se sont établies des savonneries, des huileries et des verreries.

L'artisanat traditionnel est encore florissant, principalement la confection des tapis dont l'exportation occupe le second rang après le pétrole.

Ce dernier occupe naturellement une position privilégiée.



Pipe-line à travers le plateau iranien

C'est en 1901 que l'Australien William Knox d'Arcy fonda une société et exploita le naphte près de la frontière irano-irakienne. Depuis 1951, l'Etat a mis la main sur les raffineries d'Abadan et toutes les installations des champs pétrolifères sont gérées et exploitées par la Société Iranienne des Pétroles. Les plus gros gisements se situent dans la plaine de Kouzistan. En 1956, on en a trouvé d'autres près de Koum. Après bien des difficultés dans le domaine de la vente, une amélioration s'est fait sentir et aujourd'hui l'Iran produit du pétrole en très grosses quantités.

Il existe encore d'autres ressources dans le sous-sol iranien, comme du charbon dans l'Elbourz, du fer dans le Kerman, du nickel, du plomb et du zinc dans la région d'Anarak, mais elles sont insuffisamment exploitées.

Un des problèmes de l'Iran est celui de ses voies de communications. Le réseau routier comprend 26 000 km., ce qui est insuffisant pour un territoire trois fois plus grand que la France, d'autant plus que les routes réclament un entretien difficile. Le réseau ferroviaire est également réduit, car la

nature montagneuse du pays ne facilite pas la construction de voies ferrées. Sur les 1 994 km. que comporte le Transiranien Bender Ghahpour-Bender Chah, on ne dénombre pas moins de 224 tunnels et 3 782 ponts et viaducs. L'aviation est utilisée pour suppléer aux insuffisances des transports terrestres. L'Iran possède 41 aérodromes civils dont les plus importants sont Mehrabad (Téhéran), Abadan et Ispahan. Une compagnie nationale, l'*Airways Iranien* relie les principales villes à la capitale, tandis que quelques grandes compagnies internationales font escale à Mehrabad.

Jean-Paul DUROUX

Les possibilités de développement

Les possibilités de se développer concernent, en Iran, le pétrole, les transports, l'agriculture, la pêche et l'enseignement.

Le pétrole occupe une place prépondérante dans le pays. Sa production, qui était de 58 000 milliers de tonnes en 1961, a doublé depuis 1956. L'édification d'une nouvelle raffinerie à Téhéran devient urgente, celle d'Abadan devenant insuffisante. En 1969, la production actuelle sera consommée par l'économie intérieure du pays. On devra construire un nouveau pipe-line Abadan-Chiraz et augmenter le débit de ceux qui existent déjà. Les chemins de fer ne peuvent, en effet, se charger que de 1,2 million de mètres cubes.

Dans le domaine des transports, des améliorations devront être entreprises : les compagnies ferroviaires voulant moderniser leur matériel devront déboursier 280 millions de dollars, les réseaux étant encore à voie unique et la traction au Diesel. Il existe 30 000 km. de routes dont peu sont goudronnées. L'aviation, de son côté, devra être développée, son long rayon d'action favorisant le commerce.

Sur le plan de l'agriculture, le gouvernement, par une réforme (12 mars 1962), vient en aide aux paysans en leur accordant terrains, matériel, etc. Ceux-ci devront rembourser leur dette à l'Etat depuis 1977.

3 100 milliers de tonnes de blé, 525 de riz, 75 de coton et 17 de tabac, telle est la production actuelle. Bien que le Chah déclare que celle-ci aura décuplé dans quelques années, ne soyons pas trop optimistes, car, pour l'instant, seul le

cinquième des terres peut être cultivé. Le gouvernement prévoit l'irrigation des déserts par des barrages et des canaux.

La pêche se trouve en présence d'un gros problème : la Caspienne se rétrécit et ses eaux sont souillées par des résidus de pétrole. De ce fait l'esturgeon a la vie de plus en plus dure et, d'ici quelques années, il risque de disparaître, entraînant avec lui la disparition du caviar persan. Ce problème touchant également l'URSS, il ne pourra être résolu que par une collaboration entre les deux pays.

Une des plus grosses difficultés que rencontre la modernisation du pays, est l'analphabétisme. En effet, environ 80 % de la population ne sait ni lire ni écrire. Pour pallier à cette situation désastreuse, le gouvernement, avec l'aide de l'UNESCO, a créé une Armée du Savoir. Elle est composée de jeunes instituteurs militaires, qui, dans le cadre de leur service, reçoivent une formation spéciale et vont propager l'instruction dans les diverses régions du pays.

Comme on le voit, l'Iran est en plein développement. S'il est encore en retard dans certains domaines par rapport aux nations occidentales, il faudra cependant compter de plus en plus avec lui dans la balance économique mondiale.

Gérard SAVARY

Les débuts de l'histoire iranienne

L'histoire de l'Iran est très ancienne. Au III^e millénaire avant Jésus-Christ existait un royaume en Elam, à l'est de la Mésopotamie. C'était un ensemble de régions imprécises soumises au roi de Suse. Les habitants de cet Etat avaient leur langue propre, l'élamite, et utilisaient l'écriture cunéiforme. Leur religion était dominée par le culte des forces de la nature que symbolisait un couple divin. L'organisation politique était assez particulière : on ne pouvait accéder à la royauté qu'en gravissant des fonctions de plus en plus élevées.

Au milieu du III^e millénaire, l'Elam fut soumis au roi d'Agadé, en Mésopotamie. Il en fut libéré par les *Gûti*, peuple descendu du Zagros. Il passa alors sous la domination des rois d'Our, puis de Larsa, avant de tomber sous celle de Babylone.

Au II^e millénaire, un peuple qui résidait au Louristan, les Kassites, s'empara de la Babylonie et de ses possessions.

C'est ce peuple qui introduisit l'usage du cheval et du char à la guerre. Il adopta l'akkadien comme langue.

Durant toute cette période, la civilisation élamite est tout imprégnée de l'akkadienne, comme en témoigne l'emploi de la langue akkadienne pure dans les textes juridiques et économiques.

Quand l'Assyrie attaqua Babylone, l'Elam rejeta la domination kassite, ce qui entraîna une régression de la civilisation mésopotamienne.

C'est au XII^e siècle que se situe l'âge d'or de l'Elam qui réussit la conquête de nombreuses villes et bourgades. Les richesses affluent à Suse. Le royaume domine la vallée du Tigre, la plus grande partie du littoral du golfe Persique et des chaînes du Zagros. Toutefois, après une période aussi brillante, l'Elam va subir une décadence rapide : à la fin de ce même XII^e siècle, il succombe sous les coups de Babylone.

C'est l'époque où arrivent en Iran les peuples qui seront connus sous le nom de Mèdes et de Perses. Ce sont des pasteurs qui deviennent cultivateurs. Ils introduisent leurs dialectes. Bien que restés en clans indépendants, ils savent s'associer en cas de danger. Réunis sous un même sceptre, ils formeront le premier grand empire du Proche-Orient.

Lors du déclin de l'Assyrie, qui suivit la mort de Sargon II († 705), les Mèdes réussirent à grouper les diverses tribus iraniennes et à soumettre les Perses qu'ils fixent dans le Fars.

Mais leur essor est ralenti par une brève domination des Scythes. Libéré par le roi Cyaxare (625-584), qui parvient à s'emparer de Ninive, à annexer l'Assyrie et à rendre libre la Babylonie, l'empire Mède, dont la capitale est Ecbatane, atteint son apogée : englobant l'ensemble de la région iranienne, il pousse en effet ses limites à l'ouest jusqu'à la Méditerranée et à l'Anatolie, au cœur de l'Asie Mineure.

Le fils de Cyaxare, Astyage (584-555), fut un roi pacifique et fastueux. Il ne sut plaire à son armée et à son peuple. Il fut détrôné par un prince perse, Cyrus le Grand.

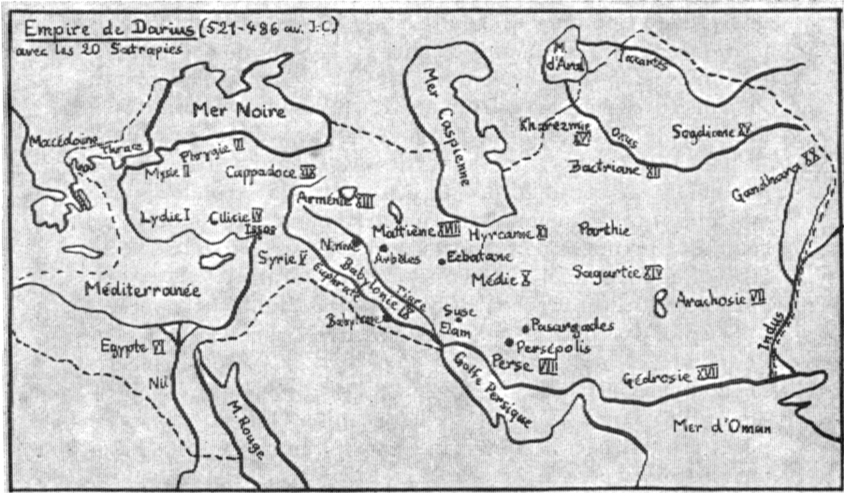
Philippe BENDER

Les Achéménides

L'empire achéménide est un état forgé par les armes.

Parmi les grands conquérants, il faut noter Cyrus (559-530) qui réunit sous son sceptre l'Iran, la Médie, la Lydie et la Babylonie. Il fut un roi juste et bienveillant. Son fils, Cambyse, annexe l'Égypte.

Darius (521-486), successeur de Cambyse, dut en premier lieu réprimer les révoltes de certains princes. Ayant organisé



l'empire, il entreprit à son tour des conquêtes. Lorsqu'il décida de s'emparer de la Thrace et de Byzance, il se heurta aux Grecs : ce fut le départ des guerres médiques.

Une expédition militaire perse traversa la mer Egée et débarqua dans la plaine de Marathon. Malgré la grande supériorité numérique des attaquants — ils étaient 50 000 hommes — les Grecs l'emportèrent.

Darius fut un grand organisateur. Il résolut le problème des distances en créant un réseau de routes et de pistes jalonnées de relais. Il triompha de la diversité des pays conquis en imposant une administration commune : il partagea ses États en 20 territoires appelés satrapies. La capitale changeait avec les saisons : c'était Babylone en hiver, Suse au printemps, Écbatane ou Persépolis en été. Darius définit le tribut

que chaque nation devait lui verser. Il fit frapper une monnaie d'or à l'usage de toutes les régions de l'empire. Il en assura une large diffusion et l'usage des pièces se substitua à celui des lingots de métal précieux. Le gouvernement d'un si vaste empire nécessita un grand nombre de fonctionnaires surveillés par des inspecteurs royaux. L'administration faisait usage de l'écriture cunéiforme, que les scribes perses avaient simplifiée. Les édits et autres documents royaux étaient traduits dans les diverses langues de l'empire que le Grand Roi protégea toujours. Les Achéménides manifestèrent en effet une grande tolérance à l'égard des coutumes et des religions pratiquées par les peuples soumis.

Xerxès (486-465), ancien roi de Babylone, fut un prince violent : il réprima avec sauvagerie les révoltes de Babylone et d'Égypte. Il rêvait de se consacrer à une vie luxueuse, mais le parti de la guerre et les exilés athéniens le forcèrent à poursuivre la politique de Darius. Ce fut la seconde guerre médique, qui se poursuivit sous Artaxerxès et se termina comme la première par la victoire des Grecs (Salamine, 480 ; Platées et Mycale, 479).

Dès lors, la décadence de l'empire achéménide est amorcée. Le règne des derniers rois est marqué par des intrigues de palais et des révoltes de plus en plus fréquentes de satrapes. Depuis 405-404, l'Égypte s'est proclamée indépendante. Peu à peu, l'empire se désorganise. Quand Alexandre pénétrera en Asie, il pourra facilement vaincre le Grand Roi et les armées perses.

Jürg MUHEIM

Les Séleucides

Alexandre le Grand, fils de Philippe de Macédoine, débarqua en Asie et battit à Issos le Grand Roi Darius III Codoman (333). Ayant ensuite occupé l'Égypte, il battit les Perses à Arbèles en 331, se créant ainsi un empire immense.

Après sa mort prématurée (323), ses officiers, les Diadoques, se partagèrent ses possessions.

En 312, Séleucos, satrape de Babylone, réussit à prendre le pouvoir en Perse et à fonder la dynastie des Séleucides.

Les Séleucides possédaient au début un domaine qui s'étendait du Bosphore et de la Palestine à l'Afghanistan et de la Caspienne au golfe Persique. Ils connurent bien des difficultés

et leurs possessions diminuèrent peu à peu. A sa disparition, en 63 avant Jésus-Christ, le royaume des Séleucides ne comprenait plus que la Syrie.

Le plus grand roi de cette dynastie fut certainement Antiochus III (223-187) qui vainquit les Parthes et les Egyptiens. Il entretint des relations avec les rois Maurya de l'Inde. Toutefois, il dut payer un lourd tribut aux Romains.

La capitale était Séleucie, au bord du Tigre. Par la suite, elle se transporta à Antioche-sur-l'Oronte. Les rois tiraient de grandes ressources des diverses satrapies : revenus fiscaux et produits du sol, fantassins et cavaliers. La vie économique fut, pendant un certain temps, extrêmement florissante. Cependant le peuple était écrasé d'impôts.

Les Séleucides s'efforcèrent d'helléniser leurs possessions. Ils firent du grec la langue officielle. Ils construisirent des villes grecques où un noyau de colons hellènes servaient de modèles aux indigènes. Les édifices comme les institutions étaient imités de ceux de la Grèce.

Cependant l'hellénisation se limita pratiquement aux villes. Hors des cités, où vivait une population d'origine grecque, où l'éducation grecque était dispensée dans les écoles et les gymnases, les peuples iraniens conservaient leurs langues, leurs religions, leurs genres de vie traditionnels.

L'expansion des Parthes en Orient chassa les Séleucides de l'Iran.

Jean-Jacques REY-BELLET

Parthes et Sassanides

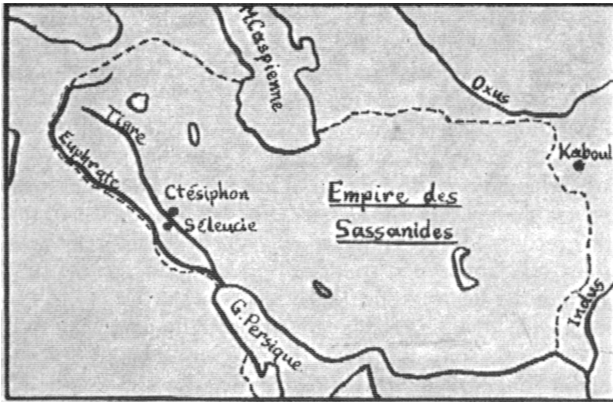
Les Parthes étaient apparentés aux Perses. Ils vivaient au nord de l'Iran, à l'est de la Caspienne. Excellents guerriers, ils rataient rarement leur cible au tir à l'arc et emmenaient tous leurs chevaux à la guerre, disposant ainsi toujours d'une monture fraîche.

C'est vers 250 avant Jésus-Christ qu'Arsace, l'un de leurs chefs et le fondateur de la dynastie arsacide, entreprit d'agrandir son territoire au détriment des Séleucides, successeurs d'Alexandre le Grand. Cette conquête fut poursuivie au siècle suivant par Mithridate I^{er} qui étendit l'empire parthe de la Mésopotamie à l'Inde.

Les Parthes résistèrent aux conquérants romains qui ne purent dépasser les frontières limitrophes de l'Iran (177 ap. J.-C).

Mais leur Etat fut anéanti par un satrape du nom d'Artaxersès (Ardachir), en 226 après Jésus-Christ. Alors naquit un puissant empire néo-perses sous la dynastie des Sassanides. Les monarques s'intitulaient « Rois des Rois » et se prétendaient descendants du grand Cyrus.

Beaucoup plus stricts que les Parthes, favorables à l'hellénisme,



les Sassanides firent preuve d'un nationalisme plus sévère. Ils établirent leur capitale à Ctésiphon, ville qui devint par la suite Bagdad.

Parmi leurs exploits guerriers, ils ravirent plusieurs territoires aux Kouchans, en Inde, et Sapor I^{er} (Ghahpour) fit prisonnier l'empereur romain Valérien (260 ap. J.-C). Ils eurent, sous Chosroès I^{er} (Khosro) et Chosroès II, des démêlés avec les empereurs de Byzance Justinien et Héraclius (VI^e et VII^e siècles). Ils durent faire face aux incursions des Huns venus du nord.

Les Sassanides adoptèrent le Mazdéisme de Zoroastre comme religion d'Etat. Malgré quelques persécutions dues à l'hostilité du clergé mazdéen, dans l'ensemble ils tolérèrent les autres religions, en particulier le christianisme.

C'est sous les Sassanides que la Perse développa sa flotte et, grâce à ce renouveau de la marine, l'économie et le commerce prirent un nouvel essor. Des hôpitaux, des écoles, des barrages, des institutions d'Etat virent le jour et firent de l'empire sassanide un grand rival pour les Romains et les Arabes.

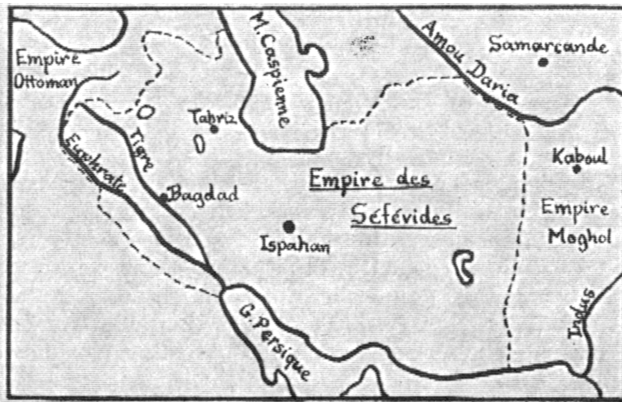
Cependant, attaqué à l'ouest comme à l'est, il s'affaiblit graduellement et ne put résister aux Arabes. Il s'effondra en 651. C'est alors qu'apparut l'Islam.

Robert SCHALLER

La Perse islamique

Vers le milieu du VII^e siècle, les Arabes s'infiltrèrent en Perse. Ils réussirent à vaincre les dernières troupes sassanides et à régner à Bagdad. A plusieurs reprises, les Perses se révoltèrent contre leurs maîtres, mais en vain. Au milieu du VIII^e siècle, ce fut une dynastie arabe, les Abbassides, qui ravit le pouvoir aux Omeyyades. Au siècle suivant, la dynastie iranienne des Samanides et les dynasties turques des Ghaznavides et des Seldjoukides rendirent indépendantes les diverses parties de l'Iran, sans perdre cependant tout lien de vassalité vis-à-vis des Abbassides de Bagdad.

A la fin du XII^e siècle, les hordes mongoles de Gengis Khan ravagèrent la Perse, qui fut divisée jusqu'à ce que Tamerlan, avec ses hordes turco-mongoles, l'eût annexée à



son empire de Samarcande (XIV^e siècle). Les successeurs de Tamerlan ne surent pas maintenir l'intégrité du territoire. Il s'ensuivit un siècle de luttes intestines auxquelles mit fin la montée au pouvoir des Séfévides, au XVI^e siècle. Cette dynastie, fondée par le roi Ismaïl, chassa les Turco-mongols et rétablit l'indépendance de la Perse.

Chah Abbas fut le plus grand souverain séfévide. Il conquiert la Mésopotamie en 1623, puis la Géorgie. Il obtint l'aide des Européens et des Arméniens. Sous son règne, la capitale, Ispahan, fut embellie avec des palais et des mosquées.

Les derniers Séfévides ne surent pas continuer l'œuvre de Chah Abbas. Au XVIII^e siècle, les Afghans envahirent le pays, mais Nadir Chah les refoula et devint roi. Ce monarque fit de nombreuses conquêtes, mais ce qu'il avait réuni fut morcelé sous ses successeurs. L'unification de la Perse ne fut rétablie que par le chef des Turcs Kadjars, Agha Mohammed Chah, en 1739. Ses successeurs abandonnèrent toute relation avec les Européens et la dynastie périclita.

En 1906, une révolution aboutit au partage du pays en zones influencées par la Russie et l'Angleterre, ce qui affaiblit considérablement le pouvoir impérial. La « Grande Guerre » acheva de plonger la Perse dans un chaos économique et social. Réza Pahlavi se révolta et força les Russes et les Anglais à se retirer de leurs zones d'influence. En 1925, il déposa le dernier roi kadjar et se proclama Chah-in-Chah, « Roi des Rois ». Il abdiqua en 1941. Son fils, Mohammed Réza, lui succéda. C'est lui qui règne encore aujourd'hui et qui s'efforce de forger l'Iran moderne.

Carlo LAGOTTO et Jean-Claude GAVILLET

La poterie primitive de l'Iran

L'être humain s'est à peine installé dans les cavernes que, déjà, naissent les premières poteries. Il y attachera une certaine importance et en fabriquera de plus en plus, si bien que les premiers sédentaires de la plaine persane formeront de petits ateliers. Le plus ancien de ceux-ci élevait ses murs sans ambition à Sialk, près de Kachan. Le potier y modela une céramique aux couleurs de nuit qu'il cuisit dans un four primitif.

Alors apparaît la peinture, premier progrès du fabricant de pots, imitation de la vannerie. Par des traits verticaux et horizontaux, l'artisan reproduit avec un enduit noir, sur le vase qu'il vient de blanchir, les mouvements des brindilles. Un affinement du goût particulier se manifeste au début du IV^e millénaire. On remarque une tout autre poterie : de forme plus réduite, plus soignée, elle affirme l'invention de

la tournette, simple plateau de bois posé à terre et manœuvré par un aide. Les fours se perfectionnent. Cependant, le grand attrait de cette céramique réside en son décor. Ce décor, très sommaire jusque là, devient un décor d'art, un décor aux effigies d'animaux, un décor de couleur puisque le rouge remplace le blanc de fond, un décor qui atteste que le plateau persan a enfanté la poterie peinte.

Dans la seconde moitié du IV^e millénaire, l'homme avança d'un autre pas décisif dans l'art des pots : on inventa le tour, le vrai tour, tel qu'il est encore aujourd'hui. Plus besoin d'aide ! Tout va tout seul... Autre progrès, on découvrit le four à sole *. Si, au début, l'artiste accordait sa préférence au naturalisme du décor, vers la fin du IV^e millénaire, une stylisation apparaît : la queue des animaux s'allonge et bientôt on ne verra qu'une corne en spirale posée sur un corps minuscule. Plus tard, une nécessité toujours vivante de changement s'impose. On reviendra au réalisme qui débordera de vie et de mouvements. Les scènes de chasse alterneront avec des paysages où évoluent des bêtes combattives.

C'est alors que l'unité de la céramique en Iran signe son arrêt de mort. A Suse, le décor s'arrête brusquement. Une poterie rouge uni et à bec tubulaire le remplace cependant, tandis qu'à l'ouest il se maintient. Rien de pareil au nord-est. D'une installation à l'autre, les vases peints diminuent. Une céramique étrangère, noire ou grise, en profite. On ignore tout de ces pots foncés. De même l'origine du peuple qui les véhicula nous est inconnue.

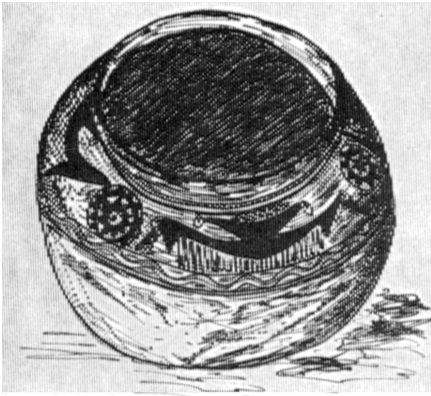
Dans les III^e et II^e millénaires avant Jésus-Christ, les archéologues distinguent quatre niveaux successifs de céramique.

Le quatrième, moins évolué, présente un vase en forme de petite jarre à fond bombé. Dans le troisième niveau figure une nouvelle poterie vraisemblablement étrangère. Quant au deuxième, il voit réapparaître le décor animalier. La période du premier niveau, qui embrasse la fin du II^e millénaire, subit de remarquables changements. Des dessins d'animaux ou géométriques se manifestent sur cette poterie en forme de calice. Notons encore que, parallèlement au deuxième niveau, une autre poterie à pâte fine et claire, à décor sombre,

* *Sole* : partie du four recevant les matières à traiter ou à transformer.

strictement géométrique, se propagea vers l'ouest. Au premier millénaire, les céramistes iraniens fabriquèrent des vases à longs becs versoirs que l'on destinait probablement à accompagner

**La poterie en Iran
aux III^e et II^e millénaires avant Jésus-Christ**



Vase à fond bombé
(4^e niveau)



Poterie d'origine étrangère
(3^e niveau)



Décor animalier
(2^e niveau)



Poterie en forme de calice
(1^{er} niveau)

les hommes dans leur dernier voyage, car ils paraissent trop fragiles pour l'emploi quotidien. De plus en plus, on remarquera des décors humains. Les chasseurs et les guerriers deviendront classiques à toute époque de l'art iranien. C'est maintenant que la céramique a atteint l'apogée de ses découvertes. Elle n'évoluera que fort peu au cours des âges. Détrônée par la vaisselle de métal, elle ne subsista que dans les maisons modestes. Cependant, dans la vie quotidienne, le rôle du fabricant de pots resta grand.

Plus tard, à l'époque musulmane et principalement durant la domination seldjoukide (XI^e et XII^e siècles), l'art de la céramique fut renouvelé sous l'influence de la Chine dont les potiers persans s'efforcèrent d'imiter les porcelaines. Les œuvres de cette époque se caractérisent par l'éclat et la finesse du décor dont le charme démontre l'habileté et le goût des artistes iraniens.

Edgar THURRE

La peinture persane

La peinture persane s'est développée relativement tard. Dans l'Antiquité, on employait de préférence la sculpture sur roc comme mode caractéristique d'expression. C'est seulement lorsque le site ne s'y prêtait pas qu'on lui substituait la peinture. Il s'agissait alors de compositions à l'échelle colossale, peintes à la détrempe * et sur enduit de plâtre.

Il reste peu de vestiges des peintures des périodes anciennes, car les invasions turco-mongoles du XIV^e siècle ont complètement bouleversé le pays et ont apporté un art pictural très différent où se mêlent des influences de la Chine. A part quelques peintures murales, ce sont surtout les miniatures qui représentent pour nous le sommet de la peinture persane.

On peut distinguer quatre grandes périodes dans l'art iranien de la miniature. Les peintures de l'époque abbasside (XIII^e s.) accusent une nette influence de l'art byzantin et syrien. Durant la période mongole (XIII^e - XIV^e s.), les artistes empruntent des éléments aux conquérants et, par eux, à la Chine. L'influence chinoise s'accroît encore durant les dynasties timouride (XV^e s.) et séfévide (XVI^e-XVII^e s.).

* Peinture à l'eau et à la colle.

La peinture persane devient très délicate et raffinée. Au XVI^e siècle apparaît le portrait, mais un portrait idéalisé dans le style des miniatures traditionnelles.

Les miniatures les plus connues et sans doute les plus belles sont celles des époques timouride et séfévide. Les descendants de Tamerlan eurent d'importantes bibliothèques. Pour en décorer les manuscrits, ils surent faire appel aux plus grands artistes de leur temps. Plus tard, les Séfévides continuèrent à favoriser cette forme si raffinée de l'art.

Les miniatures ornent les parties d'un poème. C'est ainsi que le prince Baisonghor Mirza fit illustrer le *Châh-Nâmé* ou *Livre des Rois*, l'œuvre célèbre de Firdousi.

Au cours des différentes époques, quelques sentiments s'introduisirent dans la peinture persane. C'est surtout l'amour de la nature qui apparaît, comme dans les scènes de chasses ou de jardins, où les arbres et les animaux sont représentés avec une finesse remarquable. Toutefois, les peintres dessinaient sans aucun souci de la perspective et des dimensions respectives des divers éléments. Les couleurs étaient vives, l'or jouait souvent le rôle de fonds. Il n'y avait aucun souci de symétrie et parfois la scène débordait du cadre pour s'achever sur la page elle-même. Les miniatures persanes ne visaient ni à l'expression, ni à l'émotion : elles devaient fournir aux seigneurs un sujet de délassément et de conversation.

Pour décorer un livre, il fallait plusieurs artistes, qui avaient chacun leur fonction. Dans les compositions, on peut ainsi discerner les œuvres des scribes, des portraitistes, des spécialistes de la reproduction des paysages, des hommes et des animaux. L'or était réservé à un peintre particulier. Parfois même un musicien transcrivait quelques mesures.

Les miniatures étant ainsi des œuvres collectives, elles sont le plus souvent anonymes. Toutefois quelques noms d'artistes nous sont connus, comme celui de Khalil, qui décora le *Châh-Nâmé* de Baisonghor. Certains peintres n'hésitèrent pas à s'expatrier pour aller rejoindre un prince ami des arts. Cela permit à l'art persan de rayonner au loin, en particulier dans l'Empire Moghol où l'art des miniatures eut un bel essor.

Pierre COTTIER



Ispahan

Coupoles et minaret du Collège de la Mère du Roi
(début du XVIIIe siècle)

L'architecture en Iran

Au début, sous les Achéménides, l'art perse était un mélange de l'art assyrien avec ceux de l'Égypte et de la Grèce. Cependant, à Suse, le chapiteau des colonnes est original : il se compose de deux demi-taureaux adossés l'un à l'autre. A Persépolis, au portique oriental de Xersès, le taureau est remplacé par une licorne. Ce motif proviendrait de l'étendard qui figure sur un des bas-reliefs de Khôrsâbâd (près de Mossoul) et où l'on rencontre également cet animal. Quant aux colonnes elles-mêmes, elles sont cannelées et toutes semblables.

C'est la rigidité qui caractérise tous les bas-reliefs achéménides et leur confère une atmosphère hiératique.

Parmi les monuments de cette période, citons la tombe de Cyrus, sorte de chapelle funéraire sur gradins, et les hypogées de Darius et de ses successeurs, qui sont taillés dans le roc et ornés d'immenses bas-reliefs. Alors que les villes de briques ont disparu complètement, il reste des ruines imposantes de celles qui furent bâties en pierre comme Pasargades et Persépolis. De cette dernière ont été conservés l'escalier d'honneur et les propylées, la salle d'audience ou Apadana, la Salle aux Cent Colonnes de Xersès et le palais d'hiver de Darius. A Suse demeurent la fameuse frise des Archers ou Immortels, en briques émaillées, et un texte trilingue de Darius indiquant la provenance des matériaux de construction.

Mais tout a une fin. L'art achéménide évolua et, sous les Séleucides, il ne fut plus qu'un style grec abâtardi, dont il ne subsiste d'ailleurs que très peu de choses : quelques colonnes à Khorhé et des bas-reliefs à Bisoutoun. Et le style changea peu durant la période des Parthes arsacides. Pourtant, c'est alors que commença la véritable architecture perse avec l'apparition de l'*iwan*, arc-voûte de forme elliptique. Parmi les rares vestiges arsacides, signalons Hatra, Warka, Kingavar et Ferrach-Bend, et peut-être Suse.

A partir de 226, sous la dynastie des Sassanides, l'art persan va se développer au maximum.

Si c'est dans la Perside, l'actuel Fars, que sont accumulés les monuments sassanides les plus nombreux, il en subsiste aussi dans l'ensemble du territoire soumis à cette dynastie.

Le plus ancien monument de style sassanide est le palais d'Ardachir à Firouzabad. Son corps principal comprenait

un grand *iwan* flanqué d'*iwan* plus petits s'ouvrant sur des salles intérieures. Ces salles étaient recouvertes de coupoles montées sur trompes d'angles.

Le Taq-é-Kesra, construit par Chahpour I^{er} à Ctésiphon, consiste en un immense *iwan*, aujourd'hui écroulé, servant de salle d'audience et s'ouvrant sur une vaste façade ornée d'arcatures. De chaque côté de l'*iwan* s'alignent quatre salles plus petites. L'édifice est construit en briques blanches de grande dimension. Pour le bâtir, on utilisa un procédé nouveau en Perse et emprunté aux Romains, le chaînage en charpente : les maçonneries sont traversées de pièces de bois dur réunies, ce qui donne une résistance plus élevée à la construction.

Les Sassanides reprirent l'usage de sculpter de grands bas-reliefs sur le roc. Ces sculptures célèbrent la gloire des rois : on peut y voir le triomphe de Chahpour sur Valérien ou la victoire de Khosrô.

L'art iranien est à son apogée quand, au VII^e siècle, les Arabes submergent le pays. Dès lors la mosquée musulmane devient le principal monument de l'Iran. Cependant les éléments de la construction sassanide ne sont pas oubliés. L'*iwan*, en particulier, va être conservé et devient un *mirhab*, niche monumentale devant laquelle s'agenouillent les fidèles.

La période la plus brillante de l'architecture musulmane de la Perse est l'époque des Timourides et des Séfévides.

Une des caractéristiques de cet art est l'arc brisé surbaissé. Dans les porches des mosquées, il s'inscrit à l'intérieur d'un cadre rectangulaire que flanquent deux minarets cylindriques. Ces porches sont habituellement couverts d'une voûte en stalactites. Une coupole bulbeuse surmonte la salle de prière.

La décoration, tant extérieure qu'intérieure, est d'une richesse inouïe : elle consiste en un revêtement de faïence bleue ou verte où s'entrecroisent des motifs géométriques et où s'enroulent des feuillages et des arabesques.

Les monuments les plus remarquables de ce style sont, en Iran, la Mosquée Bleue de Tabriz, le mausolée de l'Imân Réza à Méched et les constructions séfévides d'Ispahan. Au cœur de cette dernière ville s'étend, vaste rectangle couvert de jardins, la Place Royale. Aux extrémités de cette place, la Mosquée Royale et le Bazar impérial se font face, tandis que, sur les côtés, se dressent le palais d'Ali-Qâpou et la Mosquée de Lotfollâh. D'autres monuments embellissent

l'ancienne capitale : le Collège de la Mère du Roi, le Pavillon des Quarante Colonnes, le Palais des Huit Paradis et des ponts majestueux.

A l'époque récente, l'art iranien a subi l'influence de l'Occident. Certaines coupoles ont été recouvertes d'or, comme à Koum, tandis que partout se sont construits des bâtiments modernes.

Markus JATON

Les tapis persans

Depuis des millénaires, les peuplades habitant entre la Méditerranée et le lac d'Aral fabriquent des tapis. Mais les plus beaux sont peut-être les tapis persans. En Iran, les variétés sont innombrables : Tabriz, Ferahan, Kachan, Khorassan, Chiraz, Senneh, etc.

Les Iraniens qui nouent ces tapis se divisent en trois groupes :

Les nomades pratiquent l'élevage et se déplacent constamment avec leurs tentes : ils tissent pour se protéger du froid. Leurs tapis sont de couleurs sobres, foncés, avec des motifs très simples.

Les semi-nomades ont un campement fixe en hiver et voyagent à la belle saison, ce qui leur permet de nouer de plus grands tapis aux formes plus évoluées.

Les sédentaires vivent dans les villes. Doués d'un talent artistique plus raffiné, ils nouent pour le commerce.

Les principales matières utilisées sont : la laine, le coton, la soie et, pour les tapis plus riches, les fils d'or et d'argent.

Avant la découverte des couleurs chimiques, les artisans possédaient déjà une gamme de teintures naturelles, par exemple, le rouge de la garance, le bleu de l'indigo, le jaune du safran. Depuis un siècle, ces couleurs cèdent leur place aux teintures à l'aniline et à l'alizarine.

Il existe deux genres de tapis : le tapis tissé et le tapis peluché.

Dans le tapis tissé, les dessins sont formés par le passage des trames successives de laine à travers la chaîne. On appelle cela le travail du *kilim*.

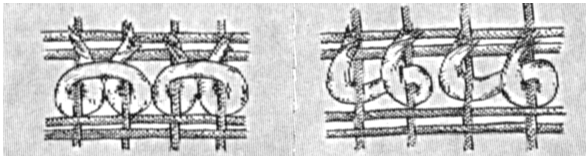
Dans le tapis peluché, les dessins sont obtenus par des bouts de laine que l'on noue sur la chaîne et qui donnent une surface veloutée.

Le tissage du *kilim* est à double face, c'est-à-dire que l'envers est pareil à l'endroit.

Pour le point noué, l'artisan fait passer une première trame faite d'un gros fil de coton, puis quelques autres trames plus fines. Il tisse une bande de quelques centimètres dont la couleur unie sera la teinte de base du tapis. Après chaque rangée de nœuds qu'il a faits, il passe un fil de trame entre ceux de la chaîne.

Une fois détaché du métier, les tapis sont longuement lavés dans une rivière pour ôter les impuretés qui se sont imprimées dans la laine. Puis on les laisse sécher au soleil, ce qui atténue les tons trop violents.

Le nœud constitue l'armature principale du tapis. Il en est deux plus importants :



Nœud Ghiordès

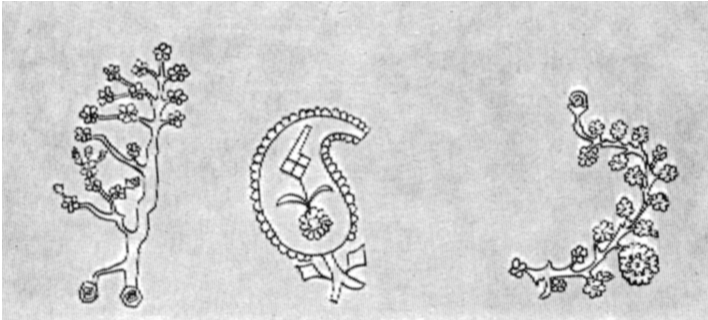
Nœud Sinneh

Le nœud Ghiordès laisse voir deux bouts de laine sortant entre les fils de la chaîne. On passe un fil de laine colorée sur un fil de chaîne, on l'enroule sur le fil de chaîne voisin, on revient en arrière et le nœud se fait entre le premier fil vertical et le deuxième.

Le nœud Sinneh ne laisse sortir qu'un bout de laine entre deux fils de chaîne. On passe la laine entre eux, et l'on fait un nœud plein en sautant un fil de chaîne.

Un tapis de qualité courante compte entre mille et mille cinq cents nœuds par mètres carrés. Une ouvrière fait environ de huit cents à mille nœuds par heure, ou de huit à dix mille par jour.

Le métier à nouer est constitué de quatre poutres de bois dur. Deux pièces se tiennent verticalement sur le sol. Puis deux poutres sont placées horizontalement entre les deux autres. C'est le cadre du métier. Souvent, la poutre transversale est mobile, pour assurer la tension convenable de



Arbre de vie

Palmette

Rinceau végétal

Motifs de tapis en Perse

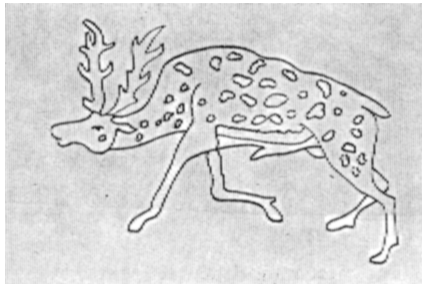
la chaîne. A côté des métiers verticaux appelés « de haute lice », on trouve des métiers horizontaux, dits « de basse lice ».

La chaîne est formée de fils verticaux enroulés autour des poutres horizontales du métier. Les derniers fils de gauche et de droite, d'une matière plus forte, forment la lisière. Une fois la chaîne tendue, une baguette de bois est glissée, de manière à séparer les fils impairs (derrière) et pairs (devant).

On compte environ de trois cent cinquante à mille fils par mètre de largeur.

La trame est faite de fils de coton souples. On la choisit d'une teinte foncée, pour que l'envers du tapis ne se détache pas trop visiblement de la couleur des nœuds.

Le décor du tapis persan est très fantaisiste. On trouve des éléments floraux, animaux, et même des scènes de la



vie quotidienne. On y remarque aussi des motifs géométriques, l'arabesque (lignes courbes et spirales entrelacées en un ornement très riche), le médaillon (motif principal placé au centre).

Le tapis que fait l'artisan n'est pas pour lui un objet d'art. Il exprime sa pensée, ses sentiments. Ainsi les couleurs et les motifs ont une profonde signification. Le noir exprime l'idée du fer, de l'hiver, de l'eau et du mercure ; le rouge, le cuivre, le sud, le feu et Mars ; le triangle, la divinité et la terre ; le serpent, la sagesse ; la colombe, la fidélité.

Jacques WIRTHNER

La littérature persane

La littérature persane présente, dans son ensemble, trois caractéristiques principales. En premier lieu, la poésie y prédomine ; ensuite, elle apparaît comme une littérature de cour ; enfin elle accuse une forte tendance à la préciosité.

Autrefois, la poésie était limitée à certains genres bien définis quant au thème et à la forme. Pour les panégyriques, on employait le *qassidè*, long poème d'une seule rime. Le *ghazal*, également monorime, était plus court et servait au lyrisme personnel. Dans les récits épiques et les exposés didactiques, on utilisait le *masnavi*, poème à rimes plates d'une grande longueur. Enfin il existait une sorte de quatrain, le *robai*, dont le contenu était mystique ou philosophique.

A partir du XIX^e siècle, les écrivains persans firent plusieurs tentatives pour briser les cadres de la poésie traditionnelle et lutter contre la préciosité.

Dans les premiers siècles qui suivirent la conquête musulmane, les Persans se contentèrent de traduire les textes grecs ou syriaques. Les poètes qui vinrent ensuite chantèrent la nature et l'amour, le vin et la gloire des princes.

Le premier grand poète persan fut Roudaki († 940), qui vécut à la cour des Samanides et mourut dans la misère, aveugle. Il composa des panégyriques et s'adonna au genre *ghazal*. Dans sa vieillesse, il chanta ainsi la fuite du temps :

« Mes dents qui autrefois brillaient comme un flambeau se sont émiettées et sont toutes tombées ; c'était bande d'argent, c'était perle et corail, ou l'astre du matin, ou la goutte de

pluie. Et toutes maintenant sont usées ou tombées ! D'où vient ce mauvais sort ? sans doute de Saturne... Ni de Saturne, non ! ni du Temps infini. Voici la vérité : c'est le décret de Dieu ! » *

Durant la période turque (XI^e - XII^e s.), les souverains protégèrent les lettres qui prirent un bel essor. C'est alors que fut composé par Firdousi († vers 1020) le *Châh-Nâmé*, le *Livre des Rois*, vaste épopée en 60 000 distiques. De nombreux écrivains rédigèrent des récits romanesques comme Gorgâni (XI^e siècle) ou Nizâmi († 1202). Les genres les plus divers furent cultivés à cette époque. Du côté du lyrisme, il faut mentionner Khayyam († 1132), poète et savant, auteur de *robai* d'inspiration morale et mystique :

« Comme l'eau dans le fleuve et le vent dans la plaine, un jour encor s'enfuit de mon temps d'existence. De deux jours, le souci jamais ne me hanta : le jour qui doit venir, le jour déjà passé. »

« C'est l'aurore. Debout ! ô toi, trésor de grâce. Bois à tout petits coups et caresse ton luth. Les choses d'ici-bas ont très peu de durée et de tout ce qui fut, rien ne doit revenir. »

Durant l'hégémonie mongole (XIII^e - XV^e s.), le mysticisme va envahir la poésie. C'est l'époque des plus grands poètes de l'Iran, Attâr († 1222), Rumi († 1273), Saadi (XIII^e siècle) et Hâfiz († 1389).

Attâr exprima en des poèmes enflammés l'idéal des Soufis, spirituels musulmans :

« L'amour de la beauté du Bien-Aimé céleste est océan de feu ; si tu es feu, tu brûleras : il doit en être ainsi. Où le brillant flambeau s'allume tout à coup, le papillon se brûle. »

« O mon cœur ! renonce un moment à ce corps fait d'argile et d'eau ; puis appelle à l'amour divin tous ceux qui vivent par le cœur ; allume le flambeau de l'âme à la lumière de l'amour. »

Rumi écrivit dans le même esprit :

« J'ai donné ce message à l'étoile, hier soir : 'A cet objet aimé, présente mes devoirs ! De ma part salue donc cet astre de lumière dont la splendeur transforme en or la rude pierre.' J'ai dit, montrant mon sein, de blessures saignant :
'De moi parle à l'Ami qui consume mon sang.' »

Saadi écrivit des anecdotes morales en prose mêlée de vers : le *Golestân*, *La roseraie*, et le *Boustân*, *Le parterre*

* Les traductions sont tirées de l'*Anthologie persane* de H. Massé.

odoriférant. Dans son *Divan* ou recueil, il chanta aussi l'idéal des Soufis :

« Celui qui n'a ni feu ni lieu peut résider en toute ville ; le pauvre trouve sa demeure partout où la nuit le surprend. L'homme sans maison, sans famille, qui n'a rien hors l'amour de Dieu, ne l'appelle donc pas mendiant, car le prince est son mendiant. »

Hâfiz revint au lyrisme personnel, mais en gardant toujours un parfum mystique :

« J'allai de bonne heure au jardin pour cueillir la rose ; soudain la voix du rossignol vint à mes oreilles. Le pauvre souffre comme moi par amour d'une rose ; et il répand dans la prairie le bruit de ses plaintes. Je faisais sans cesse le tour du jardin, de l'herbage ; ce rossignol et cette rose occupaient ma pensée : la rose est l'amie de l'épine ; et le rossignol l'aime ; l'un ne reçoit nulle faveur ; l'autre ne change pas. Or donc le chant du rossignol éprouvait tant mon cœur qu'il ne me resta plus la force de l'écouter encor. Mainte rose s'est épanouie dans ce jardin : personne n'en a pu cueillir une seule sans souffrir des épines. Hâfiz ! n'espère nul plaisir du mouvement céleste, car on lui voit mille défauts, mais pas une bonté. »

A côté des lyriques et des historiens, on trouve également, à cette époque, des satiriques comme Obaïd-ê Zâkâni († vers 1371). On lui doit des *Préceptes* qui ne manquent pas de saveur :

« Mes chers amis, comptez la vie pour une bonne fortune. Ne gaspillez pas votre temps. Ne remettez pas au lendemain le plaisir d'aujourd'hui. ... Renoncez à convoiter le bien d'autrui pour pouvoir rire à la barbe des gens...
Maudissez ceux qui froncent le sourcil et plissent leur front, ceux qui sont maussades, de naturel tortueux, avares, menteurs, malveillants...
Pétez à la barbe du seigneur et des personnages qui n'ont pas de pitié...
Fuyez le voisinage des dévots, pour pouvoir vivre selon le désir de votre cœur...
Tant que vous vivrez, demeurez contents sans penser à ceux qui dévoreront votre héritage. »

La grande période de la littérature persane s'achève avec Djâmi († 1492), poète au génie varié, auteur d'une œuvre considérable.

L'époque séfévide, si brillante sur le plan politique et artistique, est marquée par une véritable décadence littéraire qui va se poursuivre pendant plusieurs siècles.

Vers la fin du XIX^e siècle, à la suite d'une crise sociale

et nationale, la littérature persane changea complètement de caractère. Les écrivains s'adressèrent, non plus à la cour, mais à la société cultivée, le peuple étant encore illettré. Cependant l'instruction se répandant, le public intéressé aux lettres s'élargit toujours davantage. Dès lors, la prose prend de plus en plus d'importance et le roman se développe, roman patriotique, d'amour ou de mœurs, nouvelle.

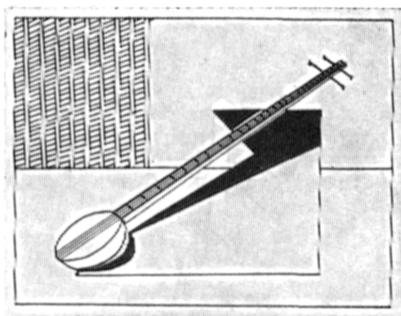
Parallèlement une abondante littérature populaire se fait jour en persan et dans les divers dialectes de l'Iran.

On peut dire que la littérature persane, vieille de plus de mille ans, garde aujourd'hui sa pleine vitalité.

Nicolas RABOUD

La musique iranienne

La musique iranienne est très ancienne. Elle jouait déjà un rôle important au temps des Achéménides, 600 ans avant Jésus-Christ, et, au VI^e siècle de notre ère, les musiciens occupaient une place élevée à la cour des Sassanides. La tradition musicale de la Perse s'est perpétuée jusqu'à nos jours.



Sétâr

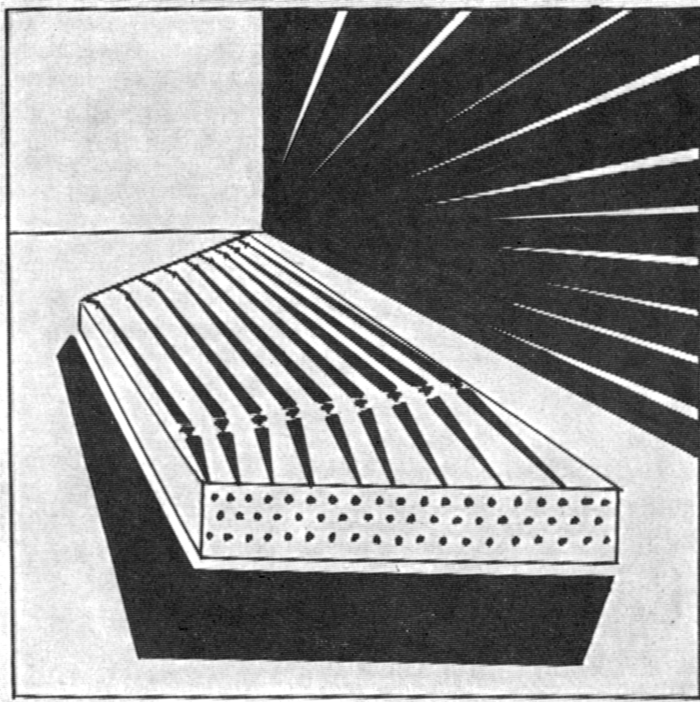
Les instruments traditionnels sont très variés et diffèrent des nôtres. Les plus caractéristiques sont le *kamentché* (sorte de viole à 4 cordes), le *târ* (luth à 5 cordes), le *sétâr* (guitare à 4 cordes), le *santour* (espèce de czimbalum à 72 cordes que l'on frappe avec des baguettes), le *nâi* (flûte droite sans embouchure), le *zarb* ou *dombak* (tambour iranien que l'on frappe à deux mains).

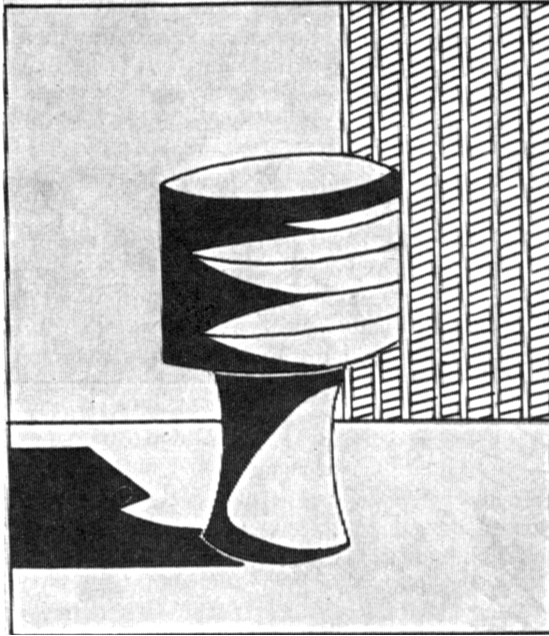
La musique iranienne comporte des demi-dièzes appelés *sori's* et des demi-bémols nommés *coron's*. Les modes sont également très variés : parmi eux (*Chahârgaha, Ségâh, Dashti, Homayoun...*), le *Mahour* seul ressemble à notre mode majeur. Les mélodies sont ordinairement jouées sur un rythme libre.

Voyons maintenant comment se compose une pièce classique.

Elle comprend plusieurs courtes mélodies appelées *gouchés* ; on nomme *râdif* l'ordre selon lequel les thèmes musicaux s'enchaînent. On peut faire des modulations à l'intérieur des *gouchés*, mais on doit conclure dans le mode initial. Le musicien choisit son mode, puis il improvise ses mélodies, mais selon des règles précises. La manière d'interpréter et la

Santour





Dombak

virtuosité jouent aussi leur rôle dans la musique iranienne. Quant au chant, il accompagne et met en valeur d'une manière particulièrement expressive les poèmes des grands écrivains de la Perse. Charles-Albert MUDRY

Le Mazdéisme

Le Mazdéisme fut jadis la religion nationale de la Perse. Aujourd'hui, il n'en subsiste en Iran que quelques dizaines de milliers d'adeptes, dans la région de Yezd. Son nom lui vient d'Ahura Mazda ou Ormuzd, sa principale divinité. On l'appelle aussi Zoroastrisme à cause de son prophète fondateur Zarathoustra ou Zoroastre.

Zoroastre est né entre 1000 et 600 avant Jésus-Christ dans le nord-ouest de l'Iran, selon les documents sassanides. Il entreprit une réforme religieuse en recrutant des adeptes,

mais aussi en s'attirant beaucoup d'inimitié. En effet, sa réforme apparut comme une véritable révolution, car il affirmait que la vérité de la religion réside dans sa signification morale, non dans les pratiques extérieures de valeur imaginaire. Il voulut montrer à l'homme le chemin de la liberté.

Son message nous est donné dans le *Vendidad* et dans les *Gâthas*. Alors que le *Vendidad* est une sorte de loi, les *Gâthas* sont des textes poétiques très anciens écrits en style imagé à l'usage des initiés. Ils font partie de l'*Avesta*, livre sacré contenant la vérité révélée. Une bonne part en ayant été perdue, les prêtres mazdéens, de 226 à 642, rassemblèrent ce qui subsistait. En plus de ce livre sacré, la littérature religieuse mazdéenne comprend encore de nombreux écrits.

La religion zoroastrienne est dualiste. Il existe un dieu bon, Ormuzd, et un dieu rival, mauvais, Ahriman. Le dieu bon a créé un monde bon et beau, tandis que le dieu mauvais a perverti ce monde en ajoutant le pendant mauvais de chaque chose bonne. Des esprits bons ou mauvais accompagnent ces deux divinités. Parmi les bons esprits, Mithra jouit d'un prestige particulier. A la fin des temps, le bien doit triompher complètement du mal et l'homme doit collaborer à cette victoire.

L'enseignement de Zoroastre se présente comme un catéchisme. Il y a pour le fidèle cinq prescriptions morales principales :

« Croire à la vraie religion et la mettre en pratique ;
se marier et avoir des enfants ;
cultiver la terre ;
traiter le bétail avec justice ;
consacrer un tiers du temps aux exercices religieux... »

Du Zoroastrisme est issu le Zervanisme qui s'est fondé au moment où certains ont prétendu qu'un dieu, Zurvan Akarana, avait engendré Ormuzd et Ahriman. Dans cette religion, on trouve donc également une dualité, mais cette dualité est dominée par un principe unitaire.

En pratique, il faut distinguer dans le Mazdéisme sept rites essentiels.

Le *Yasna* consiste essentiellement en une offrande de *haoma*, la liqueur sacrée, et en une récitation des 72 chapitres du livre *Yasna*.

Le culte du feu tient une place prépondérante. Le feu doit être considéré comme le témoin et le symbole de la présence divine : il a pour rôle d'attirer à lui les dieux du bien et d'écartier les démons.

Le *haoma* ne doit pas être considéré seulement comme une liqueur sacrée, mais aussi comme une personne divine. On lui offre un sacrifice aussi bien qu'à un autre dieu. Il sert de vertu vivifiante.

Le sacrifice sanglant subsiste encore aujourd'hui. Il s'agit surtout de l'offrande de graisse animale jetée dans le feu et de l'immolation de certains animaux.

L'initiation consiste à investir tout jeune mazdéen, à l'âge de dix ans, de la chemise et du cordon. Le sacerdoce zoroastrien est héréditaire, mais tout nouveau prêtre subit une initiation avant d'entrer en fonction.

Les rites funéraires comportent plusieurs prières accompagnées de longues cérémonies. Ces rites religieux sont censés jouer un rôle déterminant pour la vie future de l'homme. Les corps des défunts ne sont ni enterrés ni brûlés, mais on les livre aux vautours dans les fameuses tours du silence.

Le calendrier mazdéen comprend principalement trois sortes de fêtes : les fêtes saisonnières (six fois par an), les jours des morts (les cinq derniers jours de l'année) et les fêtes des divinités (chaque jour et chaque mois étant voué à un dieu particulier). Didier CLAIVAZ

L'Islam

Les Iraniens pratiquent la religion islamique, dont le fondateur est Mohammed ou, en français, Mahomet.

Mahomet est né à la Mecque aux alentours de l'an 570. Il fut d'abord berger, puis il conduisit les caravanes d'une riche veuve de sa ville natale, Khadidja, qui le demanda en mariage.

En 610, sa vocation s'éveilla en lui, lors d'une retraite solitaire. Il prêcha à la Mecque sans succès. Le 15 ou le 16 juillet 622, il partit pour Médine. Cette date marque le commencement de l'ère musulmane : l'hégire. En 630, Mahomet entra dans la ville sainte en conquérant.

Le prophète mourut à Médine le 8 juin 632, la 11^e année de l'hégire. Les fidèles avaient noté ses paroles, qui formèrent par la suite le Coran.

Le Coran est le livre sacré des musulmans : il est considéré comme la parole littérale de Dieu. Il comprend 114 chapitres appelés sourates. A l'exception de la première, la *Fatiha* ou ouverture, les sourates sont placées dans l'ordre de longueur. Le caractère sacré du Coran s'est étendu à la langue dans laquelle il a été écrit : il était interdit de le traduire. Il est aussi le livre de base de la culture arabe.

« Allah est le seul Dieu et Mahomet est son Prophète. »
Tel est l'enseignement de l'Islam.

Selon cet enseignement, il est un Dieu unique, éternel, Allah, tout-puissant et créateur.

Parmi les créatures sont les Anges, dont quelques-uns sont devenus des démons.

Allah a envoyé des prophètes : Adam, Noé, Moïse, Jésus et surtout Mohammed, le plus grand.

Il y a des livres révélés : jadis la Bible, aujourd'hui le Coran.

Allah a tout prévu, tout décrété éternellement, ce qui permet au musulman de dire, devant chaque événement : « C'était écrit ! ».

L'Islam croit à la résurrection des morts qu'Allah récompensera de leurs mérites dans un paradis ou châtiéra de leurs fautes en enfer.

Les devoirs des musulmans se ramènent à cinq obligations principales dites « piliers de l'Islam ».

C'est d'abord la profession de foi, c'est-à-dire : « Allah est le seul Dieu et Mahomet est son Prophète. » (*Lâ'illâha' illâh Llâh, Muhammadun rasûlullâh.*)

C'est ensuite la prière cinq fois par jour à l'appel du muezzin : à l'aube, à midi, dans l'après-midi, au coucher du soleil et une demi-heure après. Le musulman se lave les mains et les bras, les pieds, le visage et la tête avec de l'eau ou du sable. Puis il se tourne vers la Mecque et récite des prières, se tenant debout, à genoux ou prostré. La prière peut s'accomplir à la mosquée ou en n'importe quel lieu. Dans ce dernier cas, elle se fait sur un tapis de prière où est représenté le *mihrab*, la niche indiquant la direction de la ville sainte.

La troisième obligation est le jeûne pendant le mois du Ramadan. Du lever du soleil à son coucher, il est défendu de manger, de boire et de fumer, mais tout cela est permis durant la nuit.

L'aumône aux pauvres et aux mosquées est un devoir auquel tout musulman se soumet avec piété.

Enfin, tout croyant doit accomplir, au moins une fois dans sa vie, s'il le peut, le pèlerinage à la Mecque.

La guerre sainte, considérée parfois comme une sixième obligation, fait un devoir à tout musulman de défendre sa foi contre ceux qui la mettraient en danger.

L'Islam a eu une grande expansion dans le monde. Il est actuellement une des religions les plus importantes de l'humanité. Il s'imposa en Perse lors de la chute des Sassanides et de la conquête arabe, au VII^e siècle.

L'Islam s'est divisé en plusieurs branches. Les Iraniens appartiennent dans l'ensemble à la branche des Chiites qui pensent que la succession du Prophète doit revenir aux descendants d'Ali, son gendre, et que, cette succession ayant été interrompue, il existe un « *imâm* caché » qui se manifestera à la fin des temps pour faire triompher l'Islam.

A l'intérieur de la foi musulmane s'est développé un mouvement hautement spirituel, le Soufisme, qui a eu une grande répercussion en Iran et a inspiré les plus grands poètes de ce pays. Alors que la voie commune des croyants est d'atteindre la béatitude après la mort par la fidélité aux prescriptions du Coran, le Soufisme tend à donner accès, dès ici-bas, à la connaissance immédiate de l'Eternel.

Cet idéal est défini ainsi par le grand écrivain persan Al-Ghazzali († 1111) :

« Etre Soufi, c'est demeurer toujours en Dieu et vivre en paix avec les hommes : tout homme qui se conduit bien vis-à-vis de ses semblables et les traite avec une bonté intarissable, est un Soufi. »

Une des pratiques estimées des Soufis est le *dhikr*, présenté par le même Al-Ghazzali de la manière suivante :

« Il te faut être seul dans une retraite... et étant assis, concentrer ta pensée sur Dieu, sans autre occupation intérieure. Tu accompliras cela, d'abord en prononçant le Nom de Dieu avec ta langue, en répétant sans cesse : 'Allah, Allah', sans relâcher ton attention. Le résultat sera un état où tu sentiras sans effort de ta part ce Nom dans le mouvement spontané de ta langue. »

Pour montrer à quelle profondeur de vie spirituelle peut atteindre la foi musulmane, nous citerons en conclusion ces

quelques versets tirés du Coran (Sourate LXIV, 1-4 ; 16-18) :

« Les cieux et la terre entourent l'Eternel. A lui appartiennent la domination et la louange. Sa puissance n'a point de bornes.

» Il a tiré tous les hommes du néant. Les uns sont incrédules, les autres croyants ; mais il connaît les actions.

» Il est l'architecte du ciel et de la terre. La vérité préside à son ouvrage. Il vous a créés et vous a donné une forme agréable. Vous retournerez à lui.

» Sa connaissance embrasse l'univers. Il sait ce que vous cachez et ce que vous produisez au grand jour. Il lit au fond des cœurs.

» Rien ne vous arrive que par la permission de Dieu. Il éclaire le cœur du croyant. Sa science est infinie.

» Craignez Dieu de toute l'étendue de votre cœur. Ecoutez. Obéissez. Donnez une partie de vos biens pour sauver votre âme. Celui qui se sera conservé exempt d'avarice jouira de la félicité.

» Si vous formez avec Dieu une alliance glorieuse, il multipliera ses bienfaits, il pardonnera vos offenses ; il est reconnaissant et bienfaisant.

» Il connaît ce qui est dévoilé et ce qui est enveloppé des ombres du mystère ; il est puissant et sage. »

Claude BAYARD

BIBLIOGRAPHIE

- La civilisation iranienne*. Paris, Payot, 1952.
- Vincent Monteil : *Iran*. Paris, Le Seuil, 1957.
- Edouard Sablier : *Iran*. Lausanne, Rencontre, 1962.
- Inge Morath et Edouard Sablier : *De la Perse à l'Iran*. Paris, Del-pire, 1958.
- Iran* : mémento commercial. Paris, Centre national de commerce extérieur, 1960.
- Jean-Pierre Alem : *Le Moyen-Orient*. Paris, Presses universitaires, 1959.
- Clément Huart et Louis Delaporte : *L'Iran antique*. Paris, Albin Michel, 1943.
- Christiane et Jean Palou : *La Perse antique*. Paris, Payot, 1951.
- Roman Ghirshmann : *L'Iran, des origines à l'Islam*. Paris, Payot, 1951.
- Edith Porada : *Iran ancien*. Paris, Albin Michel, 1962.
- Godefroy Goossens : *Asie occidentale ancienne. Histoire universelle I*. Encyclopédie de la Pléiade. Paris, 1956, pp. 289 et suiv.
- Gaston Wiet : *L'Islam*. Histoire universelle II. Encyclopédie de la Pléiade. Paris, 1957, pp. 37 et suiv.
- Gaston Wiet : *Les puissances musulmanes. Histoire universelle III*. Encyclopédie de la Pléiade. Paris, 1958, pp. 1149 et suiv.
- Jacques C. Risler : *La civilisation arabe*. Paris, Payot, 1963.
- Gilbert Lazard : *Littérature persane. Histoire des littératures I*. Encyclopédie de la Pléiade. Paris, 1955, pp. 891 et suiv.
- Jan Rypka : *Iranische Literaturgeschichte*. Leipzig, 1959.
- Henri Massé : *Anthologie persane*. Paris, Payot, 1950.
- Erwin Gans-Ruedin : *Tapis d'Orient*. Lausanne, Payot, 1935.
- Le Tapis d'Orient*. Edité par les maisons suisses d'importation de tapis d'Orient authentiques, Forster, Hettinger, etc. Editions Dixi, Genève, 1947.
- Basil Gray et André Godard : *Iran, Miniatures persanes-Bibliothèque Impériale*. Publié par la New York Graphic Society en accord avec l'Unesco. Paris, 1956.
- Basil Gray : *Miniatures persanes*. Paris, Unesco, 1962.
- Paul Morand : *Chefs-d'Œuvre de la Miniature Persane*. Paris, Plon, 1947.
- Jacques Duchesne-Guillemin : *La religion de l'Iran ancien*. Paris, Presses universitaires, 1962.
- Henri Massé : *L'Islam*. Paris, Colin, 1945.
- Xavier de Planhol : *Le monde islamique*. Paris, Presses universitaires, 1957.
- Jacques C. Risler : *L'Islam moderne*. Paris, Payot, 1963.
- Théodore van Baaren : *Les Religions d'Asie*. Verviers (Belgique), Gérard, Marabout Université, 1962.

Les dessins qui illustrent cette étude sont dus à la plume de Jean Liberek, Ire Commerciale.